

In memoriam

1/ **L**y a trois ans (le 23 janvier 1930) que la créatrice des beaux mythes plastiques a quitté notre terre, emportée par une maladie foudroyante et inattendue, au cours de sa tournée en Hollande. Une avalanche d'articles, de nécrologies, de brochures, de livres a suivi cette mort tragique et prématurée. Dans plusieurs de ces écrits, on s'obstine à la dénommer « la Taglioni du xx^e siècle », croyant faire ainsi le suprême éloge de la grande danseuse. Or cet éloge, facile et plutôt équivoque, non seulement ne définit rien, mais encore diminue l'œuvre créatrice de Pavlova. Si le romantisme chorégraphique de Taglioni n'est qu'un résumé arriéré d'une époque troublée et bouleversée par les révolutions, un art qui se réfugia dans des rêves nébuleux et hypertrophiés, le classicisme chorégraphique de Pavlova reste comme un idéal très pur et indépendant de toutes les fluctuations et de toutes les transformations des tendances instables et peu durables de notre époque, où l'art, ayant quitté les voies battues du passé, cherche obstinément les routes encore lointaines

et mal définies de l'avenir, chancelant, hésitant entre les chapelles artistiques, dues au snobisme flottant de la jeune école, aux tendances outrancières. L'art de Pavlova est au-dessus de ces tâtonnements dans le brouillard d'une époque transitoire. Rendons à Taglioni ce qui lui est dû, n'amoindrissant nullement son talent ni son importance de phénomène artistique de son époque; mais c'est précisément cette époque qui l'a introduite dans le cadre étroit du romantisme et a encerclé dans des frontières limitées la manifestation de ses émotions.

L'échelle de la force expressive chez Pavlova ne peut être comparée à celle de sa grande et illustre devancière. Cette force est profonde : toute la gamme compliquée d'émotions humaines, d'inspirations intellectuelles, avec toutes leurs nuances psychologiques, a trouvé en elle une réalisatrice exceptionnelle. L'idée directrice de la danse même, de cette technique classique tellement décriée et négligée par le snobisme mondain, et qui n'en reste pas moins au-dessus de ces attaques, étant l'expression matérielle d'un idéalisme spiritualiste, cette technique, dis-je, ne peut être comparée à celle de la Taglioni, simplement parce que la danse, à l'époque de cette dernière, n'avait pas encore atteint la profondeur d'expression de la nôtre. Sa conception, son pathos romantique, son spiritualisme intérieur furent d'un autre genre et d'une autre matière. Car les êtres de différentes générations sentent différemment et acceptent l'univers de manières diverses. Ceci dit, cessons d'insister sur des comparaisons vaines et vides de sens, surtout dans le domaine de l'art. Disons simplement que Pavlova fut la plus grande danseuse du xx^e siècle. Une danseuse ? une prêtresse plutôt, une prêtresse qui sacrifiait toute sa vie, toute son individualité, toute son intelligence, toutes les joies de la vie à son art. Pareille à la « jeune fille sacrifiée » du *Sacre du Printemps*, elle était comme condamnée à danser jusqu'à son dernier souffle. Elle s'adonna entièrement à la danse, dans laquelle elle mit son âme, cette « énigmatique âme slave » qui se dépense sans calculer, sans compter, sans mesure, pour l'œuvre créatrice conçue par elle jusqu'au sacrifice final.

N'est-ce point là le mot de l'énigme pour découvrir le secret de cette âme ? Ce mot est « abnégation ». Sans la participation de l'âme, il n'y a pas de danse. Mais pour l'y mettre, il faut aimer cet art au-dessus de tout. Ce fut précisément cela qui caractérisa la danse de Pavlova et qui a pu faire d'elle ce qu'elle fut. Dans ses danses, dans ses images plastiques habita cette « âme du vol », que le célèbre poète russe Pouchkine avait si bien définie dans son poème *Eugène Oniéguine*. La technique n'est qu'un métier,



Anna Pavlova dans *La Mort du Cygne*.

un élément certes indispensable de la danse, un élément d'office de la légende que crée la danse. Elle est subordonnée à l'âme. « Une danseuse à l'apogée de sa technique, disait Pavlova, ne peut se permettre la paresse. Elle doit *travailler*, travailler durement, quotidiennement pour être sûre de posséder ses moyens techniques à tel point qu'elle n'ait plus à y penser, si ce n'est pour les oublier complètement dès son apparition sur la scène ; et cet oubli lui donne, dans l'exécution, la liberté indispensable pour le développement expressif et émotif des sentiments intérieurs de la danse. »

C'est ainsi que Pavlova s'est trouvée vouée pour la vie à ce pénible labeur quotidien. Elle vivait comme une ascète, renonçant à toutes les joies et distractions de la vie

sacrifia de bonne volonté son existence personnelle et passagère à l'art éternel.

Est-ce par suite de cette disposition héroïque de son âme que les images de la mort paraissaient si chères à son cœur ? Elle leur a donné des incarnations inoubliables. C'est l'inoubliable vision de la Willis dans une « espèce d'agonie chorégraphique », pour reprendre l'expression heureuse de Théophile Gautier, quand Gisèle, transformée en Willis au royaume des Vies Inachevées, s'amuse au milieu des pelouses d'émeraude, inondées des rayons bleus de la lune jusqu'à l'heure où les premières clartés de l'aurore naissante l'appellent de nouveau dans sa tombe fleurie. C'est encore « l'agonie blanche » de la *Mort du Cygne* — sa gloire mondiale — où elle produisait l'impression immédiate sur la



Photo Keyston View Comp.

La célèbre danseuse dans son jardin.

qui font les délices de l'existence féminine. Elle était indifférente à ces bagatelles qui donnent du charme à la vie d'une jeune femme : la mode, les bibelots, la bijouterie, le snobisme de la gloire, les splendeurs de la vie mondaine. Durant sa vie, elle suivait un régime sévère et diététique dans ses repas. Elle professait une indifférence absolue pour sa gloire mondiale : « Dans mon enfance, j'ai cru que la gloire était un bonheur, disait-elle. Je me trompais. La gloire n'est qu'un papillon éblouissant qui paraît pour un court moment dans l'existence. » Elle se trompait encore : ce papillon éblouissant l'accompagna durant toute sa vie. Mais la gloire la gênait : elle n'aimait guère se montrer en public, elle s'effaçait dans les restaurants, elle se cachait au fond des loges, au théâtre, pour ne point être reconnue. « L'artiste ne doit point se montrer en public, en dehors de la scène, disait-elle souvent. Il faut que le public puisse conserver dans son imagination l'aspect illusoire qui lui apparut aux feux de la rampe. » Et c'est ainsi qu'elle vécut d'abnégation en abnégation, durant toute sa vie. Elle

salle émue et profondément silencieuse, saisie par l'enchantement de la danse seule, sur une scène sans décors, dénuée de tout appareil théâtral. C'est enfin le « Chrysanthème », image de la mort dans le répertoire de Pavlova, expression suprême d'une tristesse sans secours, pour tout ce qui vit et qui est condamné fatalement à la disparition dans l'abîme infini du néant. C'est l'histoire poétique du chrysanthème dans les *Feuilles d'Automne*, ballet conçu, imaginé et réglé par Pavlova elle-même. Il y a quelque chose de prophétique dans ce beau conte d'une fleur, déracinée de sa terre natale par le vent du Nord et emportée avec une nuée de feuilles mortes, là où il n'est plus de retour. Ce conte d'une fleur délicate, amoureuse d'un poète, est créé par l'artiste amoureuse de la poésie et de la danse. Et un vent cruel, en un clin d'œil, la casse et l'emporte dans trois sinistres journées, pour toujours...

Ces trois images magistrales de la mort, je les tiens pour les plus puissantes créations de l'œuvre entière de la grande artiste. Elles n'ont rien des laideurs de la mort réelle ;

au contraire, un apaisement, un attendrissement, une paix intérieure se dégagent de ces compositions plastiques, de ces conceptions dansées qui ne connaissent ni époque ni nationalité : elles sont de tous les temps, et elles sont plus vraies que la vie réelle, dont elles forment comme un extrait, une quintessence aromatique, une synthèse immatérielle de l'idée. L'art de Pavlova possédait le don précieux et inégalé d'interpréter les mouvements les plus délicats, les plus vagues de l'âme humaine. Son art muet fut, de beaucoup, plus puissant que les paroles qui s'usent facilement et sont souvent superflues.

Par quel moyen arriva-t-elle à ce sortilège ? Ses danses, pour la plupart, furent d'une simplicité voulue. Rarement elle eut recours à des tours de force techniques. Plus d'une danseuse a exécuté les mêmes pas et les mêmes danses, mais ce que faisait Pavlova surpassait ce que firent les autres par la particularité de son talent, et cette originalité était une espèce d'immatérialité qui semblait la détacher de tout ce qui a rapport à la terre. Ce détachement des choses matérielles l'avait conduite naturellement, fatalement, vers la création des images d'au-delà. Elle fut la princesse lointaine des pays enchantés peuplés d'ombres et de rêves qui surgissent et s'évanouissent spontanément aux accents des ballades élégiaques. Elle a réussi à réincarner, dans son individualité personnelle, l'esprit même de la danse et c'est précisément là le secret de son génie. La technique constitue le matériel architectural indispensable à l'artiste créateur ; or cette technique ne diminua en rien les propriétés de sa danse éthérée, alors même qu'elle exécutait des pas d'une complexité extrême : tout son être physique, fin et comme irréel, demeurait en parfait état d'harmonie, pénétré de la flamme intérieure et invisible qui fut l'émanation émotive de son âme ardente et éveillée. Il faudrait — pour avoir un portrait chorégraphique complet et exact de Pavlova — s'attarder sur son sens du rythme qui est encore un phénomène d'une complication excessive, sur les qualités rares de son art mimique, sur son talent d'expression dramatique, sur la question du style, sur son assimilation complète de l'époque qu'elle fut en train de reproduire et sur bien d'autres choses encore. Mais cela nous mènerait loin...

Dans cette trop brève étude, je ne voulais qu'évoquer l'image enchanteresse de la grande danseuse défunte, son génie

créateur, le sortilège de sa chorégraphie, le charme et la beauté de son âme, dont son art ne fut qu'une émanation étincelante.

Il y a aussi un côté de la vie humaine qui demeure caché à la curiosité du public, avide pourtant de connaître la vie intérieure et intime des grandes existences, ce « jardin secret », dont l'accès n'est accessible qu'aux gens proches de la célébrité. Nous possédons maintenant un livre, récemment paru à Londres aux Éditions Cassel & Co et écrit par M. V. Dandré, mari et collaborateur de tous les temps de Pavlova. Il nous décrit, en paroles émouvantes, aux accents sincères, cette vie quotidienne étroitement liée à la vie artistique de la grande danseuse, et ce récit, d'une sobriété voulue, nous éclaire et nous instruit définitivement sur la personnalité humaine et sur la personnalité artistique qui ne se contredisaient à aucun moment de la vie de Pavlova, mais qui se confondaient et se soudaient indissolublement. En lisant ces pages, nous voyons clairement comment les sentiments et les idées de cette femme se reflétaient dans son art, comment son amour de la nature, des animaux, des fleurs, de toute la beauté qui l'entourait passaient, dans son art, en images transformées, d'une richesse et d'une sélection artistiques étonnantes. Et nous y trouvons encore beaucoup d'autres révélations sur son cœur ouvert à toutes les misères humaines, qui la faisaient souffrir et donnaient cet accent douloureux, tragique à ses interprétations des êtres malheureux, déshérités par le sort. Et nous apprenons encore beaucoup d'autres traits de son caractère à la lecture de ce livre, qui nous donne aujourd'hui le portrait complet de la grande artiste.

Ses cendres reposent maintenant, après une vie de labeur et d'art, dans le silence profond du « Jardin des Souvenirs », tout proche de sa demeure, de son cottage bien-aimé, qui portait le nom poétique et prophétique de « Maison du Lierre », car nous connaissons le vieux symbole du lierre : « Je meurs où je m'attache. » Elle fut attachée indissolublement à son art qu'elle aimait passionnément, avec obsession. Elle mourut au champ d'honneur, entre deux tournées, la veille d'une représentation. Et ses dernières paroles furent : « Donnez-moi vite mon costume du Cygne ! »

Ainsi, il y a trois ans, s'évola vers l'éternité l'âme de la plus grande artiste du siècle.

Valérien SVETLOFF.

